

## *Photolangages : fondation des corps de mes fictions*

*Ecrivain photographe, je sais qu'il convient de combattre la fatigue des mots. Dans ce désir d'images la fiction trace. Encore faut-il lui trouver corps. Autre que ce corps saturé de modèles performants, ramené à des côtes normatives dont le rôle essentiel reste inscrit dans une esthétique du cadre. En décadrant, surcadrant et recadrant se brisent les limites de l'image ; dans la succession de ces opérations, par la surenchère de pratiques et de techniques, je fais jouer à perte les mécanismes de reproduction pour que s'y cassent aussi les genres.*

L'œil ivre d'images approximatives, d'à peu près esthétiques, je me trouve en recherche de deux ou trois images exactes, prototypes.

A quelques jours de ce texte je rencontre, sur le chemin de la bibliothèque, un écriteau « enclos de la solitude, maison de campagne du séminaire des philosophes 1715-1792 » dans la ville d'Issy les Moulineaux où j'enseigne. Ailleurs mes « photos manuscrites » en une quête plus essentielle du livre cernent « le corps salvador ».

Je ne veux plus aborder mes pratiques critiques d'écriture et de la photographie par ces exigences falsifiées aux critères du marché, ces faux ordres qui empruntent les chemins grammaticaux des infinitifs. J'assume cette exigence de l'insatiable. Après la prise dans l'instant, cet assentiment, il me faut devenir réalisateur d'images, translater par d'autres codes, aux limites des paramètres technologiques, les photolangages.

A la joliesse gentiment clichée des photos souvenirs *substituer* l'insoutenable indicible de ce torturé corps déporté. *Dé-montrer* tout l'apprêté fictionnel des images

reportage en les reproduisant au travers d'un objectif de bande dessinée. *Requalifier* le portrait dans les marges où il n'aurait jamais dû cesser d'osciller entre paysage et topologie. A chacun de ces trois items je donne support, parcourant le porte-folio (« Images d'Album ») le journal (« Ranxerox, passages à la couleur ») et la carte (« Terres de l'œil »).

A quelques heures de cette rencontre je relis « La leçon de la Sainte Victoire ». Trop longtemps j'ai pris en charge les comptes de mots à régler. La photographie nous en offre les modèles. Pas « piège d'œil » quand sur la Sainte Viictoire avec mon père j'écoute Peter Handke avouer : « Je vis dans ses yeux la peur de la mort et je me sentis tardivement responsable. On eût dit le fis de quelqu'un. » (La leçon de la Sainte Victoire, éd, Gallimard, Arcades, 1985)

Il a fallu que j'en finisse (que je m'enterre d'images ?) avec ce corps prisonnier qui m'enfermait dans le silence du rien à répondre. Toute réplique d'avance forclose parce que les camps. Image central jamais dans l'enfance imaginée, recouverte de mots avant que je ne lui crée ces substituts. Change et change les modèles. Toutes mes tentatives voyeur. Pourquoi a-t-il cet homme à mon image délibéremment joué au pèpère et à la mo-mort. Il enb est revenu des camps et de la mort. Sans mots, sa si belle écriture, me laissant sans voix. Sans autre choix qu'à mon tour faire images. Pour ne donner ue la fable, cette rumeur qui fomenté les images, si elle ne les accomplit pas, autant la rendre critique au chiffre même, trente-six, de son contact photographique.

(...)

A quelques minutes de ce texte, « on peut en définitive en lire le désir dans tous les détours, les systèmes d'écarts (syntaxiques, lexicologiques etc...) qui à un moment donné inscrivent dans le texte la distance qui sépare une visée de son objet, celui-ci se trouvant constitué par ce tracé même. Mais aussi la réduction de cette distance. » (Raymond Jean, Lectures du désirn Seuil. Point 1977). A n'arrêter aucun visage, ne parcourir que le territoire du banal, dans l'exercice du désir l'image consume. De quels refus des plus intimes vous signifie-t-elle la transparence ?

(...)

Au sérieux de les explorer nous nous disputons, les chiffres et moi, ta bouche et ton image. L'oblique floue du nez gêne, comme pour un baiser, alors que dans l'œil s'exerce la texture du papier – *practical chart* pour une généalogie du montrer. Par exemple je fais correspondre terme à terme la gamme des couleurs et l'intensité des sensations de la peau. Dans la série le soudain trou noir du loupé, lapsus technique, joue l'autre dans son refus possible de l'image rendue. Rien encore dans ce souffle coupé, si ce n'est le temps propice de la prise photographique. Tu partages l'exacte coïncidence du regard et de la main. Référentielles de micro-code et macrocosme les terres de l'œil font paysage à mon désir d'images.

Développant ici ce contact, j'en retiens des temps différents : la substitution au modèle du père de mon autre politique, la démonstration d'une pratique mixte, fiction et critique, la localisation du trajet du regard, l'aventure d'une reproduction.

Jouissance et maternité de la femme nous rejettent, nous  
laissant de quel non-lieu du corps et du temps. A nous les  
clichés de qui devient père ou hurle le désir de la mère.  
Quelles écritures non-conventionnelles de l'espace peuvent  
me délivrer de ce corps du temps otage ?  
Les photolangages, fondateurs des corps de mes fictions.

Texte paru dans l'ouvrage « Photographie & inconscient »  
sous la direction de François Soulages